

Pierre Valente

Les doux liens du sang



Du même auteur :

- *L'enfant exilé*, Edilivre 2010
- *Tatou et autres récits*, Edilivre 2010
- *Mon amour, t'en souviens-tu*, Edilivre 2011
- *La rose et l'enfant*, Edilivre 2011
- *Elpidès ou la quête singulière du bonheur*, Edilivre 2012
- *Caterina Sforza ou le destin exceptionnel d'une grande dame de la Renaissance*, Edilivre 2012
- *Songe d'une nuit singulière*, Edilivre 2013
- *Les doux liens du sang* (Roman), Edilivre 2013

Théâtre :

- *Salomé à Jérusalem* (Tragédie), Edilivre 2013
- *Le nez de Madame la Marquise* (Comédie), Edilivre 2013

I

Que se passe-t-il avec Albert ?

– Albert, que fais-tu à traîner ? Tu vas être en retard à l'école ! On a encore passé la nuit à jouer avec ses sacrés jeux vidéo ! Décidément on est incorrigible et on fait tout pour finir dans le caniveau et m'exaspérer ! s'écria courroucée sa mère Léontine.

– C'est pas vrai !

– Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

– Que j'ai joué toute la nuit au jeu !

– Allez, ouste ! à l'école, et on a intérêt à ne pas rapporter encore des mots de reproche et des heures de colle à la maison ce soir ! t'as compris. Et, bien sûr, comme d'habitude, ni petit-déjeuner, ni goûter !

– De toute façon, avec toi ça ne change pas !

– Ça changera ce soir avec ton père, alors ça, je peux te le promettre, petit insolent !

– Mon père ? mon père ! il s'en fiche de moi ! Il a peur de toi !

– Oh ! le petit voyou ! Fiche-moi le camp d'ici !

Albert prit le chemin de l'école, le cœur serré et l'âme blessée du ton sur lequel lui parlait sa mère.

Non, il ne jouait pas aux jeux video, comme sa mère l'accusait injustement. Qu'on les lui supprimât, que lui importait-il ! La fatigue qu'il éprouvait n'était point à mettre sur le compte d'un manque de sommeil, effet d'une addiction aux jeux, mais plutôt d'une sensation d'un mal-être intérieur, qui se traduisait par une grande langueur chez lui, et que sa mère prenait pour une mauvaise et néfaste passion et un penchant dangereux.

Il traînait ainsi ses pas sur ce chemin de campagne, qui le conduisait à l'école primaire du village voisin. Tout en cheminant, le cœur en larmes, il se disait, se répétait que sa mère ne l'aimait pas, elle ne cherchait pas à comprendre quel était son mal intérieur, qui le faisait apparaître tel. Elle ne cherchait pas à communiquer avec lui, mais se bornait à ne voir que l'apparence des choses sans aller derrière elle. Et lui en souffrait. Mais cette communication avec sa mère eût-elle été seulement possible ? Sa façon de s'adresser à lui, le ton qu'elle prenait, constituaient déjà une barrière, une fin de non recevoir, un refus, qu'elle opposait à son fils, et un découragement inéluctable chez celui-ci et une profonde souffrance.

Se serait-elle jamais adressée à lui, sur un ton affectueux et aimant, maternel, le cœur plein de bienveillance, en lui demandant : « Viens dans mes bras, mon fils chéri, qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui fait que tu es si fatigué ? As-tu quelque souci de santé ? Dis-moi tout, tu sais que je tiens beaucoup à toi. Tu sais que je t'aime ! » Non, jamais !

Il eût tellement voulu avoir une autre mère, mais c'était un privilège que la vie lui refusait. Tout à cette réflexion, déjà épuisé par le peu de marche qu'il venait de faire, il se laissa tomber sur le bord du

chemin. Il avait faim. Sa mère avait été encore une fois cruelle avec lui en le privant de nourriture. Et cette privation était vraiment mal venue avec la profonde langueur qui l'affectait. Où puiser des forces en lui, qui étaient bien peu ? Son père, lui, ne l'aurait pas privé de son petit-déjeuner, ni de son goûter !

Mais il était souvent par monts et par vaux pour son travail, et de toute façon il subissait la loi de sa femme. A la maison, ou ailleurs, il n'osait pas lever le ton avec elle, ni à plus forte raison la contredire, ou la contrarier. Si seulement il eût pu divorcer d'elle, et demander, une fois libre, la garde de son fils, qui enfin eût été heureux avec lui. Mais aborder ce délicat et grave et pourtant nécessaire et vital sujet avec elle relevait d'une entreprise vouée à l'échec. Il aurait aussitôt essuyé la colère, l'indignation ravageuse de sa femme. Il ne s'en sentait pas le courage, et ainsi il laissait aller les choses, dans une résignation, une passivité, une soumission, qui accroissait encore plus chaque jour l'autorité, l'empire, la tyrannie de sa femme sur la maison. Et lui en souffrait en silence, souffrait de sa lâcheté de ne point s'opposer à elle, de ne point défendre son fils, sinon du bout des lèvres, sans perdre de vue le regard, la mine de sa femme, laquelle, à la moindre et à la plus discrète des interventions, aussitôt, de son regard, lui commandait le silence, l'y réduisait.

Sa maîtresse avait écrit à ses parents pour leur dire que leur fils dormait en classe et le rappelait sans cesse à l'ordre, et de ce fait, était en classe sans l'être, qu'il faisait ou ne faisait pas ses devoirs, ni n'apprenait ses leçons, ou plus ou moins bien, et que son état de fatigue nécessitait d'emmener l'enfant chez un médecin. Mais sa mère lui avait répondu

qu'elle n'avait qu'à se mêler de ce qui ne la regardait point, et que, n'ayant pas d'enfant, elle n'avait aucune leçon à plus forte raison à donner à une mère de famille.

Il faisait froid, et Albert, toujours assis à la même place, commençait à grelotter. Sa grande fatigue lui coupait les jambes, en sorte que se lever pour lui eût été une véritable entreprise. Il releva le col et les revers de son manteau et en même temps enfonça sa tête à l'intérieur, cherchant ainsi le peu de chaleur qu'il avait à sa disposition. Ses grosses lunettes rondes, sous l'effet du relèvement du revers, s'étant mises maintenant de travers, l'enfant suscitait davantage un sentiment de sympathie. Il regrettait d'avoir été insolent avec sa mère tout à l'heure et son visage reflétait un air contrit. Oui ! il aimait sa mère ! Pourquoi agissait-elle ainsi avec lui ? Ne l'aimait-elle pas, elle ? Pourquoi sa sœur aînée, elle, était-elle aimée ? Sa mère était toute douceur avec elle, elle ne la gourmandait jamais, et cependant certaines fois elle le méritait, mais sa mère lui faisait un grand sourire et lui disait : « chère fille, chère Adelaïde, ce n'est rien, ou, tu feras mieux la prochaine fois, ou, tu es en retard, ce n'est pas grave, je vais te faire un mot d'excuse pour ta maîtresse. »

« Non, non, ce n'est pas juste cette préférence, pas juste », grommelait-il à l'intérieur de son manteau.

Les parents d'Albert jouissaient d'une grande considération dans le village et alentour, et même dans les régions limitrophes. Son père Claude était entrepreneur de matériel agricole, avait sous ses ordres plusieurs employés, qui le respectaient. Il avait sur eux une autorité certaine. La situation économique de la famille était florissante et celle-ci possédait une

grande et belle demeure bourgeoise. Périodiquement Monsieur AINER – c'était son nom – organisait avec sa femme Leontine des ventes de charité. Toute la famille se rendait à l'office le dimanche et participait au denier du culte, à la grande satisfaction du curé, qui le leur rendait en prières. Comme quelques notables du village, monsieur le curé était invité à déjeuner chez eux. Si les grandes personnes trouvaient plaisir et bonne chère à la table des AINER, et s'animaient les uns et les autres à deviser de choses et d'autre, les enfants Albert et Adélaïde n'avaient qu'une seule hâte, qui était de sortir de table dès que possible et des ennuyeuses conversations des adultes. Un dimanche, Albert voulut sortir de table, sa mère s'empressa de rappeler à l'ordre le pauvre enfant sur un ton, qui jeta un froid au sein des convives, alors qu'Adélaïde, qui l'imita quelques instants après, fut l'objet d'un sourire épanoui de sa mère, ce que les convives ne manquèrent point de remarquer.

Le soir elle le priva du repas, malgré une légère et timide protestation de son mari, alors qu'Adélaïde n'eut pas de punition, et comme tous les soirs, eut droit à la lecture du livre, que sa mère lui lisait depuis plusieurs soirs, et à ses caresses. Mais son cœur n'y était pas. Elle affectait d'écouter et restait insensible et indifférente aux cajoleries de sa mère : Adélaïde la soupçonnait de vouloir être seulement intéressée de faire d'elle son alliée contre Albert pour se sentir plus forte. Mais par ailleurs elle aimait sa mère et cette situation n'était pas des plus faciles à vivre pour elle. Pendant ce temps, Albert, dans la chambre d'à côté, ne cessait de verser des larmes. Un soir, alors qu'elle était dans la chambre de sa fille, en train de faire la

lecture, comme à l'accoutumée, trouvant qu'Albert la dérangeait dans sa lecture, elle alla dans sa chambre, furieuse, pour lui crier après, cependant qu'il était tout en larmes.

Claude, leur père, attendait à chaque fois que Léontine se fût bien endormie, pour aller caresser Albert, lui déposer un baiser sur le front, et à chaque fois, refermant la porte, il poussait un soupir de contrariété. Albert aimait son père, mais il se désolait de voir combien il perdait toute autorité dès son retour chez lui, en retrouvant sa femme.

Ainsi Adélaïde souffrait en silence de voir comment sa mère agissait avec son frère cadet. Elle trouvait que cette différence de traitement n'était pas juste. Elle ressentait même un certain sentiment de lâcheté en ne prenant pas ouvertement la défense pour lui et se le reprochait. Cette situation créait même pour elle un inconfort désagréable, car elle pensait que son frère en prenait de l'ombrage et devait susciter de la jalousie chez lui, sentiment bien compréhensible. Mais Adélaïde était une fille intelligente, attentive, tendre, et délicate. Elle voulait que son frère sût qu'elle l'aimait. Elle le recherchait, l'invitait dans sa chambre, lisait avec lui des histoires fabuleuses, des bandes dessinées. Elle lui proposait des balades dans la campagne, tout en cheminant, elle se gardait bien de parler de leur mère, car elle savait que cela chagrinerait son frère : y faire allusion eût été l'indisposer et le prévenir contre elle, alors qu'ils passaient un bon moment ensemble. Albert souffrait d'une profonde blessure et elle la connaissait. C'était un jour qu'elle rentrait de l'école. Albert, lui, était à la maison. Elle entendait crier après lui, à l'étage. Et dans sa colère, sa mère lui lança, tel un trait qui vous

frappe en plein cœur : « J'ai failli mourir en te mettant au monde, il aurait mieux valu que tu n'y viennes pas, entends-tu ! » Adélaïde eut la sensation, à ces mots de sa mère contre son frère, passés au tranchant d'une lame acérée, que son cœur saignait de contrariété et de chagrin. Albert pleurait des flots de larmes à la cuisante estafilade que venait de lui infliger sa mère, et de ses petits poings lui frappait le ventre tant qu'il pouvait. « Pardon, chéri, pardon, je ne pensais pas ce que je disais, au contraire je désirais ta naissance, ô mon Dieu, que n'ai-je pas dit ! »

Mais l'enfant avait déjà effacé sa mère de sa vie : il était déjà loin dans la campagne environnante, seule avec sa blessure et son désespoir. Sa sœur, pas encore remise de la rude secousse, se mit à lui courir après pour le retrouver et lui panser l'entaille profonde à son cœur par son réconfort et son soutien.

Le cœur angoissé, Adélaïde cherchait Albert ici et là, elle redoutait le pire. Léontine la rejoignit au pas de course.

– Maman, on ne le trouve pas ! Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose à mon petit frère. Pourquoi est-ce que tu as été cruelle envers lui ? J'ai tout entendu malgré moi. Je venais d'entrer dans la maison, quand je t'ai entendue crier après Albert. Est-ce que tu penses vraiment ce que tu lui as dit ? C'est odieux de dire une chose pareille de la part d'une mère, lui jetant un regard de travers.

Enfin la souffrance de sa fille, que peut-être n'eût-elle plus à contenir, s'exhalait-elle en des paroles cinglantes envers sa mère.

– Adélaïde, ma chérie, occupons-nous d'abord de retrouver ton frère. C'est mon fils et je l'aime, fit-elle pour couper court à la gêne, où sa fille venait de la mettre.

Certes qu'elle aimait son fils, c'était la chair de sa chair, mais la cruauté de ses paroles à l'enfant plus qu'un regret de l'avoir enfanté, exprimait un véritable déni de son existence. Adélaïde le ressentait ainsi.

Bientôt elles l'aperçurent. Il était tout au bord d'un étang. Allait-il passer à l'acte du suicide ? Il était à ce moment-là immobile, la tête penchée. Il était de dos. Aussitôt sa mère et sa sœur, en l'apercevant, de courir vers lui, ignorant tous les obstacles qui se présentaient à elles, le temps d'arriver jusqu'à l'étang leur semblait une éternité. Toutes deux lui criaient : « Albert ! Albert ! nous t'aimons très fort, tu sais ! ne fais pas de bêtise, veux-tu ! » Mais Albert ne se retournait pas, comme s'il n'eût pas entendu leurs cris, leur appel à la vie, cette vie que sa mère lui refusait si brutalement, si horriblement et si clairement. Était-il déjà absent à cette vie, à ce moment-là ? Les cris se rapprochaient toujours plus, mais Albert était toujours sourd aux appels pressants d'amour de sa mère et de sa sœur et elles le virent avancer peu à peu dans l'eau. « Albert ! non ! non Albert ! Mais Albert avançait toujours, l'eau lui arrivait déjà aux genoux, quand enfin il fut saisi par sa mère et sa sœur, et elles le retirèrent de l'eau à temps. Sa mère le prit dans ses bras, imitée de sa fille, et toutes deux l'embrassaient comme si elles ne l'eussent pas revu depuis longtemps.

Mais chemin faisant, la forte et intense émotion retombée, Léontine se mit à le gourmander de lui avoir fait si peur, de leur avoir fait si peur.

– Ce n'est pas bien, mon fils, de nous avoir fait une telle frayeur, non ! ce n'est pas bien !

– Et toi, maman, tu trouves que c'est bien ce que tu as dit de ma naissance ! A cause de toi, je voulais me noyer. Pourquoi t'es venue me repêcher, parce que t'avais peur d'être responsable de ma mort ? C'est ça ? Pour toi, je n'existe que pour que tu me cries après !

– Toujours aussi insolent, mon fils ! et si je te crie après, c'est que tu le mérites, c'est pour ton bien, pour ton bien, sache-le ! Allez, rentrons !

Adélaïde regardait son frère et lui souriait, tout en marchant, elle aurait aimé avoir son insolence, son tempérament, rendre vivement la pareille à sa mère, mais elle, c'était elle.

Le soir, Claude, le mari de Léontine, rentrait de voyage. Sur le moment sa femme se tut, mais le lendemain elle raconta les frayeurs que son fils leur avait causées, à elle et sa fille. Mais son père, cette fois-ci, comme s'il ne voulût pas être de reste avec sa fille, jeta à sa femme : « Et tu t'étonnes qu'il ait fait une fugue ? ». Léontine, ne s'attendant pas à une telle repartie de lui, accoutumé lui aussi à garder pour lui ses pensées vis-à-vis de sa femme, en eut le souffle coupé, en sorte qu'elle ne trouva rien à rétorquer.

Albert s'endormit bientôt sur le bord du chemin. Les premiers flocons commençaient à tomber, blanchissant peu à peu son manteau, le chemin, et alentour. Sa maîtresse, ne le voyant pas arriver, le porta absent, mais une vieille dame, qui passait par là, le remarqua. Dans un premier temps, ne le voyant pas bouger, elle eut très peur, mais s'approchant de lui, elle constata qu'il dormait. Elle agita alors son bras et l'enfant se réveilla peu à peu.

– Mais que fais-tu là mon enfant, endormi avec ton cartable au bord du chemin ? Il fait très froid, tu vas prendre la mort, et de plus il neige ! Tu ne vas pas à l'école ? Allez, viens mon enfant, je t'y emmène.

L'enfant fut confié à la maîtresse, il était bien las, et c'est elle qui le raccompagna chez lui en voiture, le garder dans son état n'était pas raisonnable ni profitable pour lui. Sa mère en voyant revenir son fils avec sa maîtresse crut d'abord qu'on le renvoyait. Et tout ce qu'elle trouva à lui dire, ignorant la maîtresse, ce fut : « Qu'est-ce que tu as encore fait, pour qu'on te ramène à la maison ? » Mais ce fut sa maîtresse qui répondit à sa place, comme pour lui signifier qu'elle était bien là : « Albert n'a rien fait, Madame. Seulement, il est bien fatigué, il ne va pas bien, c'est une vieille dame qui l'a recueilli au bord du chemin, endormi sous les flocons de neige. Il est venu difficilement jusqu'à l'école. Peut-être faudrait-il appeler un médecin pour qu'il examine son état de santé. Je ne pense pas que ce soit la meilleure solution que de lui crier après. »

– Rentre Albert ! Merci de me l'avoir amené, Madame. Je sais ce que je dois faire pour mon fils ! Au revoir, Madame.

Quant à toi, monte vite dans ta chambre. Ton comportement est inadmissible ! Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans ta tête, mais tu nous donnes beaucoup de souci. Vouloir se noyer, ou plutôt vouloir faire croire qu'on va se noyer pour s'attirer les bonnes faveurs de sa mère, ce n'est pas très intelligent de ta part. C'est une bien triste farce, mon enfant !

– Alors, ma chérie, ta journée s'est-elle bien passée ? s'adressant à sa fille.

– Oui, maman, répondit-elle sans enthousiasme et sur un ton triste.

– Qu'est-ce qu'il y a ? La tiédeur de ta réponse et ta tristesse disent le contraire.

– Je n'ai pas envie de parler de ma journée scolaire, tu m'en excuseras. Je viens d'avoir trop d'émotion. Si tu me permets, j'aimerais monter dans ma chambre, et me reposer, avant de faire mes devoirs et d'apprendre mes leçons.

– Je comprends, ma fille, toi au moins tu te prends en charge et tu ne me causes pas de souci. A propos de ton frère, tu as montré pour lui beaucoup d'affection et tu lui as peut-être sauvé la vie tout à l'heure. Tu es une fille exemplaire, tu sais comme je t'aime. Quand tu es née, ce fut pour moi et ton père le plus beau jour de notre vie. J'en souris encore : on aurait dit que tu avais hâte de sortir de mes entrailles pour me soulager de mes efforts de l'accouchement. Allez, va, ma fille adorée.

Mais le lecteur ne se laissera pas duper sur l'intention du ton et des paroles élogieuses de Léontine à sa fille : sa stratégie envers celle-ci est toujours la même. Il s'agit pour elle, par une démarche adroite et fourbe, pour tout dire, de s'attacher une alliée sûre, sur qui pouvoir s'appuyer, et avec laquelle passer à l'offensive pour se préserver soi-même, avant tout.

II

Chaleur fraternelle

Quand sa mère lui parlait, dans son for intérieur, Adélaïde ressentait ses éloges comme autant de contrariétés et d'amertume, au contraire sans doute d'une autre fille, à qui ils eussent passé du baume sur son cœur et flatter son amour-propre. Non ! elle était loin de leur trouver du gré. D'ailleurs, de petits signes extérieurs d'impatience et d'intolérance, que sa mère ne perçut point, tout au panégyrique inconditionnel de sa fille, se révélaient sur elle : elle baissait la tête, changeait de position, une fois elle s'appuyait sur une jambe, une fois sur l'autre, ou bien se mordait la lèvre, ou bien se lissait les cheveux d'un côté ou de l'autre.

Elle monta les escaliers en franchissant deux marches à la fois pour être le plus vite possible loin de sa mère et plus près de son frère. S'assurant qu'elle n'était plus au bas de l'escalier, elle frappa doucement à la porte d'Albert. Il était étendu sur son lit, le regard vague au plafond. A quoi pensait-il ? s'il pensait. Il n'entendit point d'abord qu'on frappait à sa porte, Adélaïde, devant la porte sourde, se remit à

frapper un peu plus fort. Albert cette fois-ci entendit. Son cœur ne se trompa pas : c'était elle, sa sœur.

– Oui, entre Adélaïde, je sais que c'est toi, fit-il, tiré de lui-même, et sur un ton de lassitude.

Sa sœur alla s'installer sur son lit tout près de lui, avec cette douceur dans le sourire et cette affection toute naturelle pour son frère, qui lui réchauffaient le cœur et l'âme. Il voyait un moment en cette sœur la mère qu'il eût bien aimé avoir et cette apparition soudaine qu'il avait devant lui pour la première fois le laissa sans parole : Adélaïde le regardait avec des yeux maintenant inquiets devant son mutisme. Que lui arrivait-il ? Albert pendant un certain temps rêvait, oui il rêvait d'un bonheur possible, réalisable : il pourrait être le fils d'une autre mère !

– Alors, Albert, le tirant de son mutisme, est-ce que tu vas bien ? Tu sais que je t'aime, et que tu peux te confier à moi, sans rien craindre. Tout ce que tu me diras restera dans mon cœur. Et tout ce que tu as sur ton cœur, il faut que ça sorte, d'accord !

Tout en lui parlant sur un ton plein d'aménité et de franche assurance, elle lui caressait les cheveux et le regard qu'elle lui portait lui exprimait toute l'amitié et l'amour d'une sœur, pour qui lui, Albert, était quelqu'un qui comptait beaucoup dans sa vie. Son frère lui sourit à son tour et, aux forts sentiments qu'elle lui manifestait, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Il voulut parler, mais la forte émotion qui lui nouait la gorge le contraignit au silence, quoiqu'il fît des efforts répétés pour faire sortir ses mots de l'enclos de ses dents. Adélaïde le remarqua et lui mit délicatement la main sur la bouche. Son frère comprit bien le geste et jeta ses bras autour du cou de sa sœur par un de ses mouvements spontanés de tendresse et